PATRIMOINE industriel
WALLONIE BRUXELLES

Belgique/België
P.P.-P.B.
4020 Liège 2
9/180

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'A.S.B.L.
PATRIMOINE INDUSTRIEL WALLONIE-BRUXELLES
Publié avec l'aide de la Communauté Française

N° 55
Juillet - Août - Septembre 2003

Bureau de dépôt :
Liège X

ETUDE

La destruction des hauts-fourneaux des anciennes usines Boël Un peu de La Louvière qui disparaît...[1]

Un fleuron industriel

En 1853, Ernest Boucquéau est autorisé à construire à La Louvière une usine afin d'y élaborer la fonte et d'y fabriquer du fer. L'usine s'installe au milieu d'une région charbonnière, en bordure de l'embranchement du canal de Charleroi à Bruxelles et à proximité immédiate du chemin de fer de Mons à Manage. L'usine prend le nom de Fonderies et Laminoirs Ernest Boucquéau.

En vue d'assurer un débouché à son entreprise, le propriétaire du laminoir crée en 1862 la Société du Chemin de Fer de Braine-le-Comte à Gand. Ce projet nécessite plus de fonds que prévu. A ce moment apparaît Gustave Boël. Né dans une famille nombreuse originaire du Tournaisis, celui-ci débute sa carrière comme comptable au sein des établissements Boucquéau. Selon la tradition, alors que son projet ferroviaire mène Ernest Boucquéau au bord de la faillite, Gustave Boël, devenu directeur de l'établissement, lui apporte l'aide financière indispensable pour sortir de ce mauvais pas.

Boucquéau lui en sera reconnaissant et lui léguera ses avoirs à son décès, le 16 juillet 1880. L'entreprise ne cesse de prospérer et compte 1200 ouvriers en 1897. Dans le même temps, Boël renforce sa présence dans plusieurs entreprises régionales et embrasse une carrière politique au sein du parti libéral. Conseiller communal puis échevin de La Louvière en 1880, il en devient le bourgmestre entre 1881 et 1884 et est également sénateur de l'arrondissement de Soignies en 1883 et de 1892 à sa mort en 1912.

Les usines poursuivent leur développement. En 1913, l'entreprise comptait deux hauts-fourneaux, deux batteries de quarante et un fours à coke, une aciérie Thomas (à partir de 1903) à trois convertisseurs, des laminoirs, une aciérie Martin, des forges, une fonderie d'acier avec ateliers, une division boulonnerie, etc... Démantelée et démolie au cours du premier conflit mondial, l'usine connaît des travaux de reconstruction dès 1919

Fig. 1. - Le site des hauts-fourneaux, années 1930 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

1 Nous remercions vivement pour leur collaboration *Duferco La Louvière* ainsi que Messieurs P. Chevalier, A. Gozzi, E. Henrard, P. Kalek, A. Lembourg et F. Moreau.

Illustration de la couverture : Vue d'ensemble du site restauré du Bois du Cazier (© Serge Verheylewegen).

avant une remise en marche complète en 1924. Le développement est impressionnant. Les deux hauts-fourneaux, alimentés par deux batteries de fours à coke, produisaient 200 000 tonnes de fonte par an et l'aciérie Thomas, avec trois convertisseurs de 15 tonnes, produisaient 200 000 tonnes d'acier ; ce dernier était laminé par un blooming de 850 mm suivi d'un train de 580, un train à tôles fortes, un train universel à larges plats, un train de 305, un train à fil. Les divisions Forges et Fonderies, alimentées par une aciérie Martin de trois fours de 12 tonnes, comprenaient un laminoir à bandages et essieux, une aciérie de moulage et un atelier de fabrication de trains de roues. On comptait aussi une boulonnerie comprenant presses à boulons, machines à tire-fond et tarauderie à écrous. De 1930 à 1940, l'intégration et l'augmentation de production furent poussées activement par la construction d'une agglomération de minerais, d'un concassage de minerais, de deux nouveaux hauts-

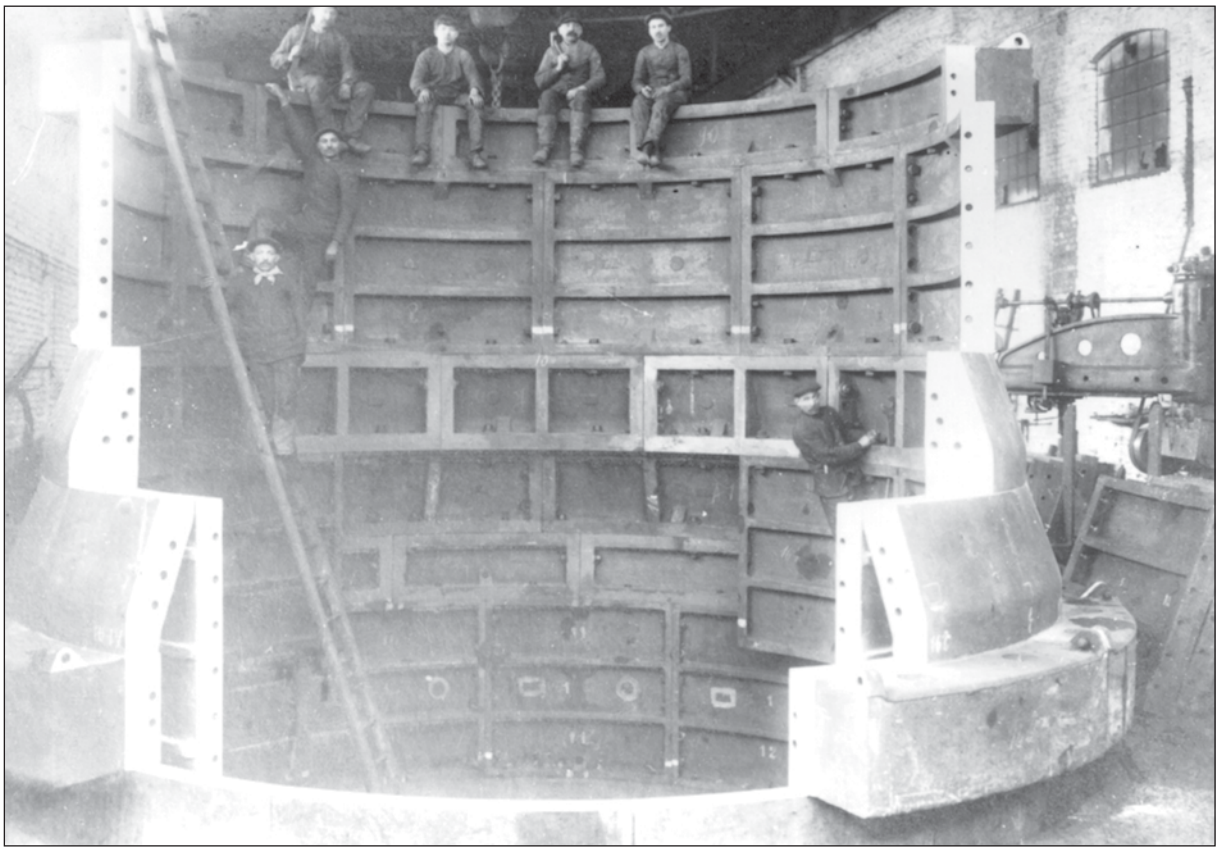

Fig. 2. - Atelier Boël : assemblage de pièces coulées et usinées en atelier, années 1930 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

fourneaux (1930-1937), d'une nouvelle batterie de fours à coke (1931), d'un four à arc de 25 tonnes (1935), l'adjonction d'un quatrième convertisseur et l'agrandissement des cornues existantes (1938), la modernisation du moulin à scories, le développement de la centrale.
La progression, freinée par la Seconde Guerre mondiale, va reprendre de plus belle après le conflit. Les modernisations et transformations font que, de 1947 à la fin du siècle, la production mensuelle d'acier passe de 30 à 120 000 tonnes. A la fin des années 1940, l'entreprise comptait près de 3 200 ouvriers, parmi lesquels un important pourcentage de main-d'œuvre étrangère. Toujours prospères dans les années 1970, les Usines Boël vont connaître la crise et les suppressions d'emplois (on dénombre 3 500 ouvriers vers 1985, pour seulement 1 200 en 2002). Alliances et reprises se succèdent : le groupe hollandais Hoogovens en 1997 avant le trader italo-suisse Duferco en 1999[2].

Les hauts-fourneaux

Symbole par excellence du caractère industriel de La Louvière, le site des hauts-four-

2 On consultera notamment à ce sujet : A.-M. DUTRIEUE, « Boël Famille », in G. KURGAN, S. JAUMAIN, V. MONTENS, *Dictionnaire des patrons de Belgique*, De Boeck, Bruxelles, 1996, pp. 60-64; M. HUWE, F. MENGAL, F. LIENAUX, *Histoire et petite histoire de La Louvière*, La Louvière, 1984, t.I, pp. 426-442; *Usines et industries*, 1968, n°22-23; *Usines Gustave Boël*, La Louvière, s.d.; *Journées « Portes ouvertes » aux Usines Gustave Boël*, La Louvière, 1984; Valise pédagogique Boël (Ecomusée régional du Centre); C. FAVRY, *La cantine des Italiens*, Labor, Bruxelles, 1996.

neaux date du début du 20e siècle. La mise à feu du premier haut-fourneau a en effet lieu le 8 février 1913. Un second est construit approximativement au même moment et les quatre autres sont apparus respectivement en 1930, 1939, 1958 et 1972. Un terme ayant définitivement été mis à leur activité entre 1996 et 1997, les responsables de Duferco ont aujourd'hui décidé de les démolir. Différents arguments ont été avancés parmi lesquels les aspects : de sécurité, d'esthétique, économiques (la démolition équivaudra selon les estimations à la récupération de 15 000 tonnes de ferrailles qui serviront de matière première pour le four électrique) et stratégiques (récupération d'un plateau de 5,2 hectares proche de l'aciérie et des voies de chemin de fer internes).

Le chantier visera à ramener l'ensemble à un niveau « zéro » en démontant les structures et en remblayant les excavations. On verra donc disparaître les hauts-fourneaux, les stations de préparation des charges et les monte-charges, les planchers de coulées, les stations d'épuration des gaz ainsi que les cowpers (production de vent chaud). Couchées par dynamitage, les structures seront ensuite découpées. Les ferrailles seront alors orientées vers le four électrique. Les réfractaires, les non-ferreux et certaines parties de machines seront récupérés et proposés à la vente. Le chantier sera supervisé et contrôlé par le Service Public Fédéral (Emploi et Travail) ainsi que par le Comité National pour la Sécurité et l'Hygiène dans la Construction.

Un travail de préservation du patrimoine

En 2002, les *Journées du Patrimoine* étaient consacrées au monde du travail. A cette occasion, les Archives de la Ville de La Louvière s'étaient penchées sur la sidérurgie et, en particulier, sur les anciennes usines Boël. Les contacts noués et les recherches menées depuis lors ont peu à peu permis la constitution d'un fonds spécifique pour cette entreprise. Une campagne d'interviews menée auprès de quelques ouvriers[3], des reproductions de documents mais aussi une importante collection iconographique le composent aujourd'hui. Cette dernière est constituée de cartes postales et de clichés anciens mais aussi de prises de vues actuelles. En une année, nous avons en effet photographié les structures existantes, les hommes et les machines ainsi que les sites de la Société anonyme de Fabrication des Engrais Azotés (SA FEA) et de la boulonnerie. Un accord de collaboration avec les responsables de Duferco nous permet également de suivre au plus près la destruction des hauts-fourneaux. Ce faisant, les Archives de la Ville de La Louvière répondent à l'une des tâches qu'elles se sont fixées depuis 1998. Avec l'appui de leur Collège, elles visent en effet à préserver ce qui fait ou a fait l'Histoire des communes de l'actuelle entité louviéroise.

Thierry DELPLANCQ
Archiviste de la Ville de La Louvière

Archives de la Ville de La Louvière

125, rue de l'Hospice
7110 Houdeng-Aimeries
Accès gratuit : du lundi au vendredi de 8h30 à 12h et de 12h30 à 16h
☎ : 064/21.39.82
Fax : 064/26.57.76
E-mail : thierry.delplancq@lalouviere.be
Site internet : http://www.lalouviere.be/services/service_archives.htm

3 Th. DELPLANCQ, N. HERRYGERS, N. RICAILLE, *Une usine, des vies...*, 2002 (Interviews, VHS).

Fig. 3 - Le site des hauts-fourneaux, mai 2002 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

Fig. 4 - Le dynamitage d'un haut-fourneau, 2 août 2003 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

Fig. 5 - Le dynamitage d'un cowper, 28 mai 2003 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

Fig. 6 - Deux cowpers abattus, juin 2003 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

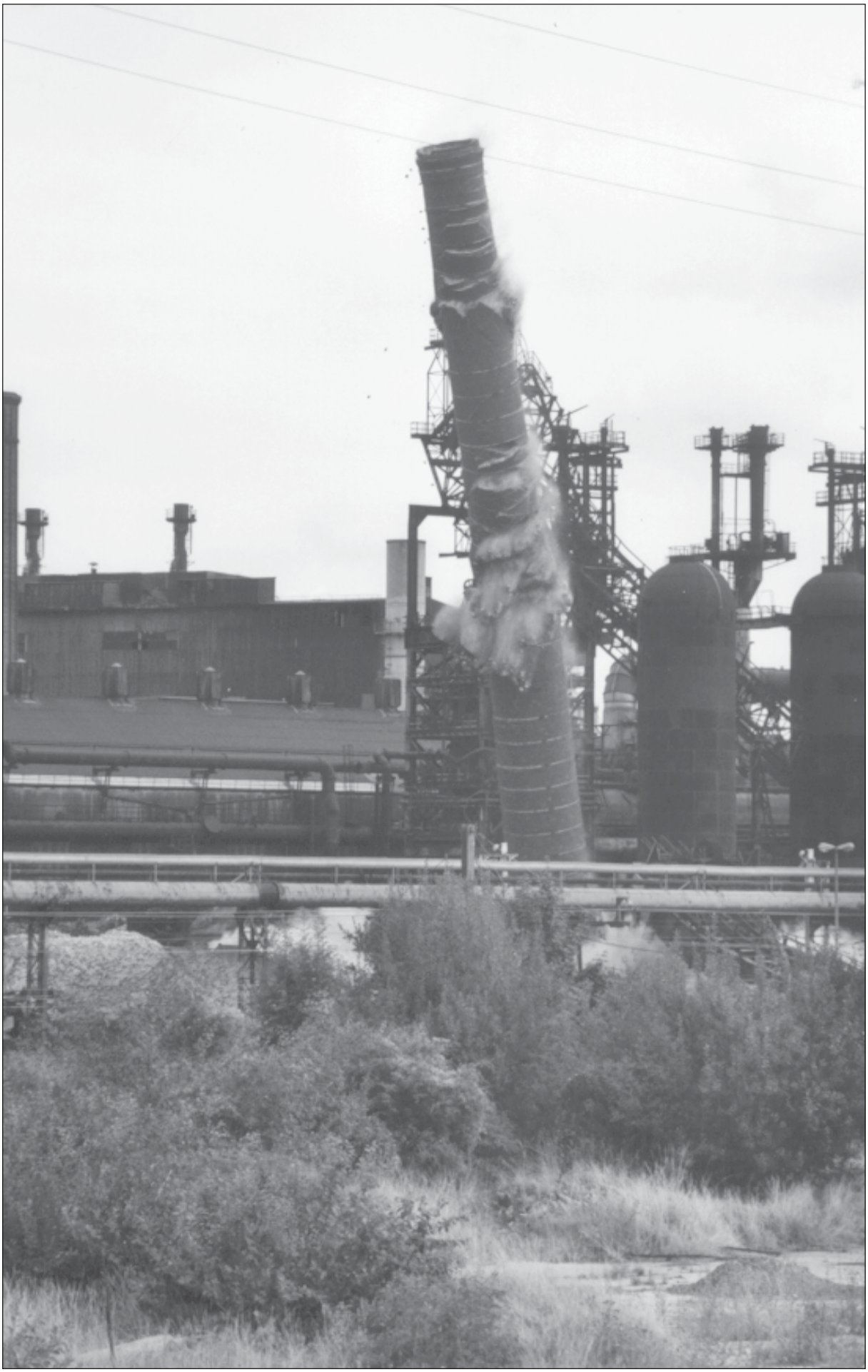

Fig. 7 - Dynamitage d'une cheminée, 27 août 2003 (© Collection Archives de la Ville de La Louvière).

Le Bois du Cazier à Marcinelle

La renaissance d'un ancien site charbonnier devenu à la fois lieu de mémoire et lieu de découvertes sur l'histoire économique et sociale de la Wallonie

Le nom du Bois du Cazier est indéfectiblement lié à la plus grande catastrophe minière qu'a connu la Belgique, mais aussi à l'histoire de l'immigration étrangère.

Entre l'arrêt des puits en 1967 et la renaissance du site, 35 ans se seront écoulés. Classé en 1990 et devenu la propriété de la Région wallonne, le Bois du Cazier a bénéficié des fonds *Ojectif 1* dans le cadre d'un projet de requalification combinant un *Espace Mémorial* (Espace 8 août 1956) et un *Espace culturel consacré à l'histoire économique et sociale de la Wallonie* (Musée de l'Industrie).

Ce nouvel ensemble muséal, implanté sur un site de 26 ha et géré par l'asbl Archéologie industrielle de la Sambre-Site du Bois du Cazier, comprend trois alignements de bâtiments principaux : machine d'extraction, bains-douches et centrale électrique. Deux châssis à molettes minutieusement restaurés surmontent cet ensemble. On peut aussi admirer la *Tour Foraky* (mais pour combien de temps encore !) dont l'éventuelle conservation suscite bien des polémiques.

Le Musée de l'Industrie

Ouvert au public en 1988 et anciennement implanté dans les bâtiments des Forges de la Providence à Marchienne-au-Pont, il retrace l'histoire technique, sociale et économique de la Wallonie du début de la Révolution industrielle à nos jours.

Installé aujourd'hui dans l'ancienne salle des bains-douches, il propose un parcours didactique à travers l'histoire économique de nos régions qui se décline en étapes successives mettant en évidence les époques, les hommes et les machines qui façonnèrent l'évolution des grands secteurs industriels : les charbonnages, la sidérurgie, la verrerie (dont la région de Charleroi a été un pôle important), les fabrications métalliques, les constructions mécaniques et électriques (les incontournables ACEC), la chimie (Empire Solvay) et l'imprimerie.

Laminoir à tôles du milieu du 19e siècle (pièce maîtresse de la section *Sidérurgie* provenant des anciennes usines d'Anhée), machines à vapeur, presses, tramway électrique de 1904, etc. feront la joie des amateurs.

On ne peut évoquer l'essor de la Wallonie sans parler de la main-d'oeuvre. La vie et l'évo-

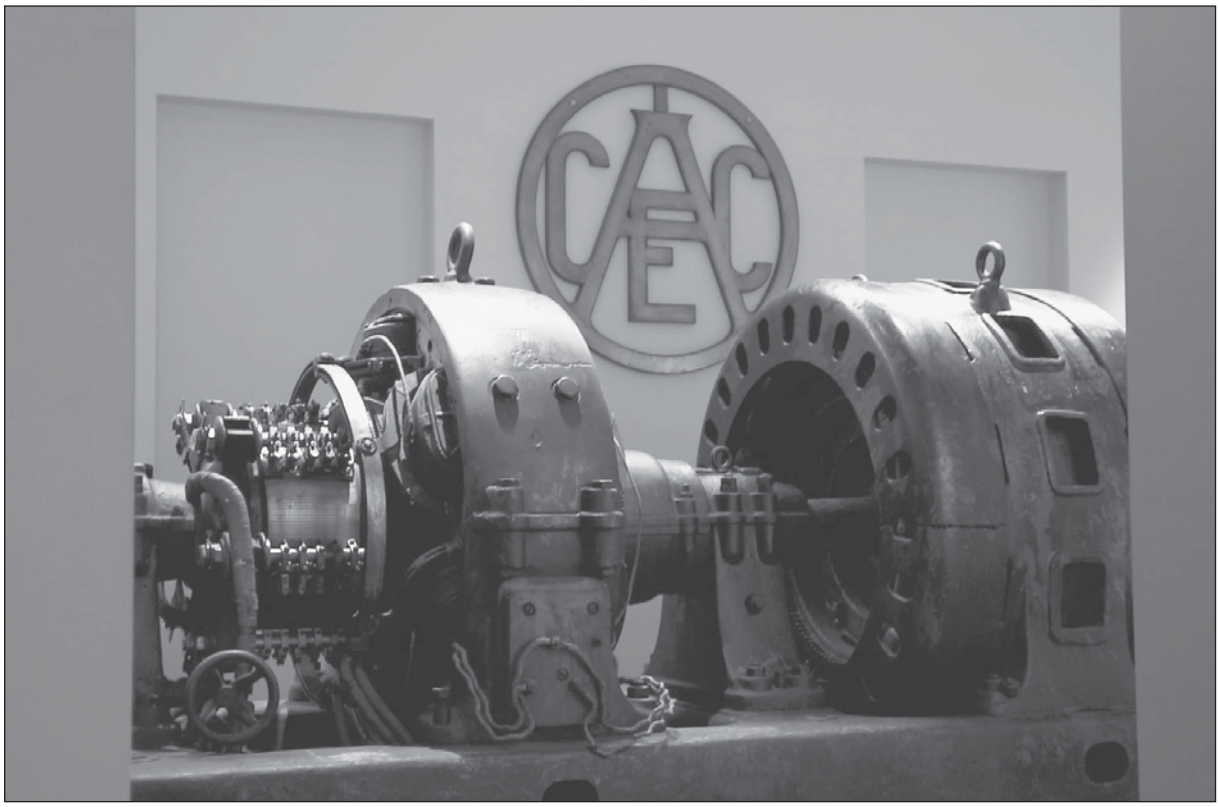

Fig. 8 - Musée de l'Industrie / Moteur électrique A.C.E.C. (© Alain Forti).

Fig. 9 - Musée de l'Industrie / Machines-outils (© Ludivine De Gucht).

lution de cette classe ouvrière sont évoquées autour d'un tramway remis dans un cadre urbain.

Le cheminement du visiteur à travers les différentes sections est facilité par des panneaux explicatifs. Des audio-guides (français, néerlandais, anglais) sont également mis à disposition.

Espace 8 août 1956

Reconstitué dans l'ancien bâtiment de la machine d'extraction, il retrace heure par heure toute l'histoire de la catastrophe et des opérations de sauvetage. Photographies et panneaux relatent toutes les péripéties de ce drame qui coûta la vie à 262 hommes de 12 nationalités différentes (dont 136 italiens et 95 belges). A gauche d'une imposante machine d'extraction, on découvre les plaquettes gravées au nom de chaque victime.

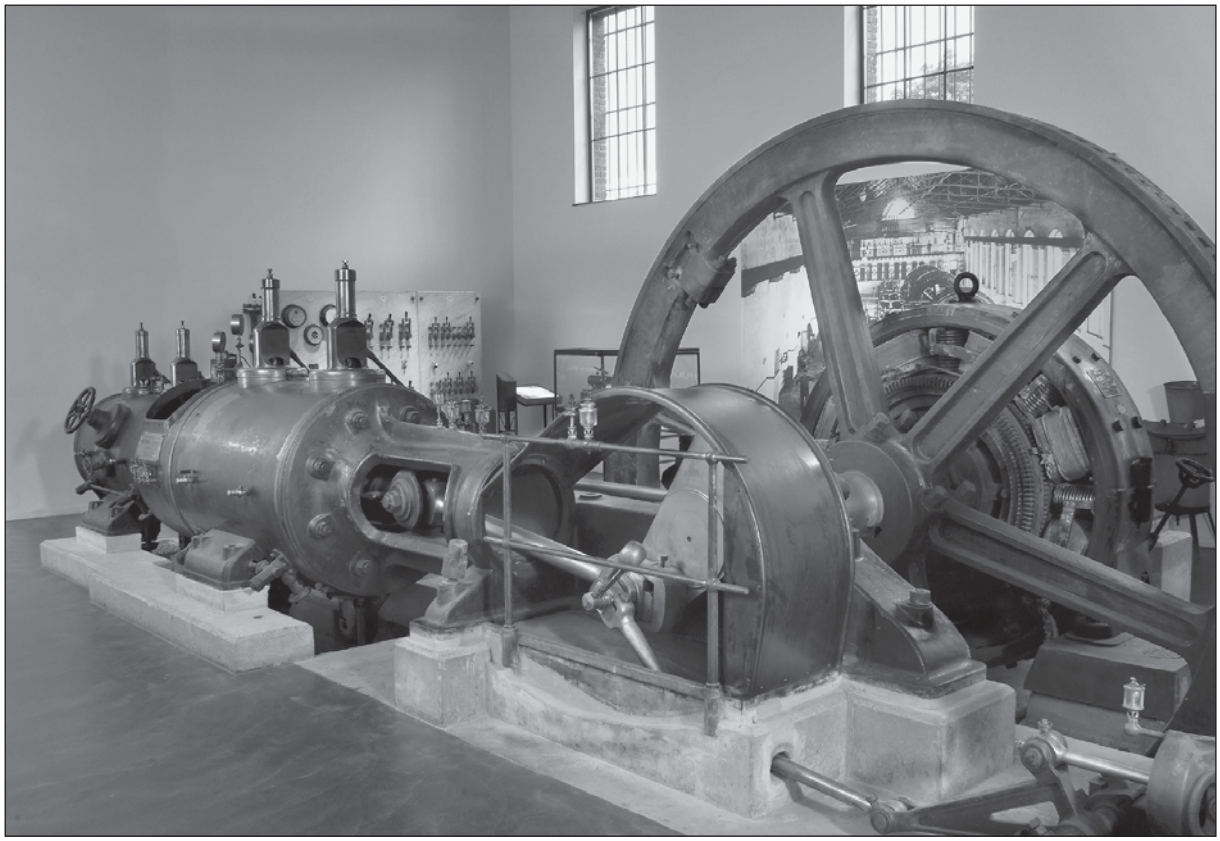

Fig. 10 - Musée de l'Industrie / Machine à vapeur Zimmermann-Hanrez (1913) (© Jean-Luc Deru).

Une horloge, encastrée dans le sol, est bloquée à 8 h 10. C'est à cette heure précise que le 8 août 1956 l'histoire de la mine a basculé dans l'horreur. Un film poignant évoque la condition des travailleurs et prioritairement des immigrés. Des photographies, des textes, des documents d'époque et des témoignages filmés complètent cette admirable scénographie sur le thème de l'immigration. Par respect pour les nombreux visiteurs originaire de la péninsule, les explications sont également traduites en italien.

Fig. 11 - Intérieur de l'espace consacré à la catastrophe (© Ludivine De Gucht).

Nouveautés et perspectives de développement

Depuis le 7 août 2003, un parcours-découverte du site est proposé au visiteur. Emboîtant le pas aux célèbres gueules noires qui arpentaient le carreau de la mine, les vingt panneaux qui le composent rappelleront, en quatre langues, la fonction originelle des principaux bâtiments du charbonnage.

Prochainement (théoriquement dans le courant de l'année 2004) le site devrait accueillir le Musée du Verre de la Ville de Charleroi et la remarquable collection réunie par Raymond Chambon qui explique les progrès techniques réalisés dans l'industrie verrière depuis l'Antiquité.

A terme, est également programmé la construction d'un musée dédié à Paul Pastur et à Jules Destrée, qui évoquera la mémoire du monde du travail à travers l'action de ces deux personnalités. Le site est encore appelé à accueillir un centre d'archives industrielles.

Tous les éléments sont réunis pour faire du Bois du Cazier un site incontournable en Wallonie.

Assunta BIANCHI
Secrétaire de rédaction de PIWB

Archéologie industrielle de la Sambre – Site du Bois du Cazier asbl

Rue du Cazier, 80
6001 Marcinelle
☎ : 071/88.08.56
Fax : 071/88.08.57
info@leboisducazier.be
www.leboisducazier.be
Ce site, inscrit pour les fêtes de l'Internet en mars 2003, a remporté ex aequo le premier prix de la section « Sites Touristiques ».

Le viaduc de Moresnet

Le plus long viaduc du chemin de fer belge (1107 m) fait partie de la ligne 24 qui assure la liaison entre le port d'Anvers et le bassin industriel de la Ruhr en doublant la ligne 37 qui relie Liège à Aix-la-Chapelle.

Après de nombreuses discussions entre la Prusse et la Belgique, une convention fut enfin signée entre le roi des Belges et l'empereur d'Allemagne en 1903. Mais lorsque la guerre de 1914 éclata, les travaux n'avaient pas encore débutés.

La guerre nécessita un apport important de matériel militaire aux troupes allemandes occupant la Belgique. Dès lors, les Allemands décidèrent d'entreprendre la construction de la ligne 24 et du viaduc de Moresnet.

Le premier projet prévoyait de construire en béton, mais par manque de temps et de main-d'œuvre pour réaliser cet ouvrage, une nouvelle solution fut envisagée. L'industrie sidérurgique ayant déjà construit des ponts métalliques, ce fut cette solution que les Allemands choisirent, car le besoin de la nouvelle ligne devenait de plus en plus impératif (Fig. 12).

Fin 1915, on commença la construction des piles en béton. Au début, plus de 10 000 ouvriers travaillaient sur le tronçon. Ce n'est qu'en avril 1916 que 1 600 prisonniers russes vinrent renforcer les travailleurs déjà en place.

La construction du viaduc dura 7 mois. Celle-ci demanda 50 000 m^3 de béton, 6 000 tonnes d'acier et 250 000 rivets, fabriqués sur place.

Cette construction métallique surplombe la vallée de la Gueule d'une hauteur variant entre 23 et 52 mètres. Elle se compose de 22 tabliers à double voie, prenant appui sur 23 piles. Un tablier a 48 mètres de longueur et un poids de 260 tonnes. Pour éviter les forces horizontales parallèles aux voies et permettre la dilatation due aux variations de température, tous les tabliers sont posés sur appui à rouleaux.

Par deux fois, on a démoli une partie du viaduc. Le 10 mai 1940, l'armée belge, qui avait miné les piles 14 et 19 depuis quelques mois, donna l'ordre de faire exploser les mines. Le viaduc devenant inutilisable, l'arrivée des renforts allemands fut retardée. Un train de soldats et de matériel se trouvait d'ailleurs près du viaduc lorsqu'il a explosé.

Les Allemands s'empressèrent de le reconstruire et le 16 décembre 1940 les trains pouvaient à nouveau traverser la vallée. Pendant la guerre, deux batteries de FLACK défendaient l'ouvrage contre des attaques aériennes. Après le débarquement des forces alliées en Normandie, l'occupant mina 3 piles et les fit

exploser le 10 septembre 1944. Le viaduc redevient praticable le 2 octobre 1949.

Aujourd'hui, il est utilisé uniquement par des trains de marchandise et principalement la nuit. Le volume du trafic s'élève de 100 à 200 convois par jour.

L'administration des Chemins de fer, ayant constaté que les parties métalliques étaient attaquées par la corrosion depuis quelques années et que les piles se désagrégeaient, limita la vitesse des trains à 20 km/heure. Deux possibilités furent envisagées, soit réparer le viaduc, soit renouveler les tabliers. Après de nombreuses études et analyses, il fut décidé de renforcer les piles et de remplacer les travées.

Les travaux commencèrent en 2002 par la réparation des piles (Fig. 13) et la construction d'un hall d'assemblage de 200 mètres. Deux tabliers sont assemblés en même temps dans la première zone puis ripés dans la deuxième zone où l'on coule la dalle de béton, dans la troisième zone on rend la dalle étanche, ensuite on place le ballast et les voies (Fig. 14).

Les travées terminées, on les ripe à l'extérieur sur deux voies. La phase suivante consiste à assembler autour de chaque travée la charpente de placement munie de vérins hydrauliques, qui permettront de soulever les travées et de les asseoir sur les piles. Le tout est placé sur un chariot de transport composé de 24 essieux (Fig. 15). Afin de ne pas interrompre le trafic, le transfert se fait le week-end. Les opérations ont commencé le 14 mars 2003.

Le travail consiste à transporter l'ensemble du lieu de montage à l'aplomb des deux premières travées à remplacer. Au moyen de vérins appuyés sur les piles, on soulève l'ancienne travée, on la découpe et on la descend au moyen de palans (Fig. 16). La place étant libre, on peut poser la nouvelle travée. La même opération va se reproduire pour la première travée. L'opération suivante consiste à rendre les deux nouvelles travées opérationnelles, à savoir, le raccordement des voies et l'évacuation des charpentes de manœuvre, que l'on va ramener en face des halls d'assemblage afin de préparer l'opération suivante (Fig. 17).

Les travaux vont durer jusqu'en 2005. Quand ils seront terminés, la SNCB espère que les trains pourront rouler à 60 km/heure et passer de 22 à 25 tonnes de charge par essieux. Le coût total de l'opération est estimé à 23,5 millions d'euros.

Jean DEFER
Ancien président de PIWB

Fig. 12 - Viaduc de Moresnet avant transformation, 15 mars 2003 (© Jean Defer).

Fig. 13 - Une pile en réfection (© Jean Defer).

Fig. 14 - Nouveau tablier et ses vérins prêts au transport (© Jean Defer).

Fig. 15 - L'ensemble placé sur les essieux (© Jean Defer).

Fig. 16 - Placement du deuxième tablier après démontage de l'ancien (© Jean Defer).

Fig. 17 - Placement du premier tablier alors que le deuxième tablier est en place (© Jean Defer).

PUBLICATIONS

❒ Jacques BONTE, ***Patrons textiles. Un siècle de conduite des entreprises textiles à Roubaix-Tourcoing 1900-2000***, Lille, La Voix du Nord, 2002, 542 p. (publié avec le concours du Centre des Archives du Monde du Travail et de la Fondation du patrimoine Nord-Pas-de-Calais).

Rendre compte d'une publication dont la lecture vous a profondément intéressé n'est jamais très facile, d'autant plus que tant d'informations utiles ont retenu l'attention. Pour tenter de distinguer l'essentiel de l'accessoire, rien de tel que de d'abord brosser très rapidement le plan du livre dans la succession des parties et des chapitres.

Dans une première partie consacrée à « La Belle Epoque », celle d'avant 1914, l'auteur brosse un rapide tableau de l'évolution de l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing sous l'Ancien Régime, depuis la charte de 1469 jusqu'à la Révolution de 1789, puis passe aux phases de décollage (1800-1840), d'explosion (1840-1870) et de consolidation (1870-1900), sans omettre une tentative d'explication de la concentration textile en ces lieux (chap. 1). Il s'attache aussi à décrire le patronat textile du début du 20e siècle : une bourgeoisie, imprégnée de religion chrétienne et de tradition libérale, enserrée dans des liens familiaux très forts qui structurent également les entreprises (chap. 2). Ces quatre points d'ancrage (bourgeoisie, famille, industrie, Eglise) resteront des caractéristiques communes au patronat textile du Nord durant tout le siècle, jusqu'à nos jours inclus. A la concentration industrielle répond l'entassement des hommes dans des villes à l'essor récent, où les Belges ont eu une part importante (chap. 3). La description de l'apogée de ce moment d'histoire industrielle clôture la période (chap. 4).

Dans la deuxième partie, intitulée « Le temps des épreuves, 1914-1945 », sont retracées la Première Guerre mondiale (chap. 5), la période qui va de la reprise à la crise (chap. 6), y compris ses innovations sociales, mais aussi ses affrontements, notamment en raison de l'action du Consortium mené par Désiré Ley (chap. 7), la Seconde Guerre mondiale, qui voit l'apparition de la nouvelle structuration patronale qu'offre le Syndicat patronal textile ainsi que l'émergence d'une vision renouvelée des rapports sociaux, basée sur le paritarisme (chap. 8).

La troisième partie couvre « Les Trente Glorieuses, 1945-1973 ». Elle s'ouvre sur la révolution technologique qui concerne surtout l'organisation du travail, à l'exemple des U.S.A., et le travail de nouvelles fibres synthétiques (chap. 9). Méthodes et produits nouveaux obligent à mettre en œuvre des stratégies d'entreprises offensives (chap. 10) dans lesquelles s'insère l'action

du Syndicat patronal textile (chap. 11) jusqu'à l'émergence d'une nouvelle génération de patrons qui sonne le glas de la formation familiale en interne (chap. 12).

La quatrième partie court jusqu'à la fin du siècle : c'est le tableau de « La tempête, 1973-2000 », des transformations récentes qu'ont subies les entreprises de Roubaix-Tourcoing. Dans un contexte de mondialisation et de problèmes de distribution, avec une évocation des avantages de la Belgique et de l'Italie par rapport au Nord de la France au point de vue textile (chap. 13), il s'agit de faire face. C'est le moment d'un combat collectif (chap. 14) dans lequel les entreprises se débattent avec plus ou moins de bonheur (chap. 15), sans trop perdre de vue le combat pour l'emploi (chap. 16). Cette histoire n'est manifestement pas finie, elle est toujours en cours. A n'en pas douter, elle a un avenir (chap. 17 et postface).

Une première annexe est consacrée aux entretiens avec les dirigeants patronaux, y compris sur les aspects sociaux. Suivent 18 graphiques qui donnent une vue d'ensemble de l'activité des principaux secteurs textiles de Roubaix-Tourcoing au cours du 20e siècle. Enfin, la troisième annexe détaille la technologie du textile d'hier et d'aujourd'hui. Une bibliographie et un index des personnes, des entreprises et des institutions ferment l'ouvrage.

« Un siècle de conduite des entreprises textiles à Roubaix-Tourcoing » : c'est évidemment la deuxième partie du siècle qui a surtout retenu l'attention de Jacques Bonte. Né à Roubaix, issu d'une famille textile du Nord, patron textile lui-même, président du Groupement régional de l'industrie textile de 1985 à 1994, il nous offre une vision essentiellement patronale de cette histoire. Pour nourrir son propos, aidé d'un comité de pilotage rassemblant un historien, un archiviste, un économiste, un sociologue et deux dirigeants d'entreprises, il ne s'est pas contenté de sa mémoire, des archives ou de ses lectures : 58 dirigeants d'entreprises ont également été interrogés.

Au-delà de la région Nord, puisque bon nombre d'entreprises évoquées n'ont pas cessé d'essaimer dans le monde entier pendant toute la période concernée, c'est finalement un siècle d'histoire économique et sociale de la France, de la Belgique, de l'Europe et plus loin encore, qui transparaît par petites touches dispersées dans tout l'ouvrage. D'un point de vue strictement local, l'historien mouscronnois reste un peu sur sa faim. Il retire de sa lecture une meilleure compréhension de l'insertion des entreprises locales dans le mouvement général de l'industrie textile régionale – et quelle région textile a été le Nord de la France durant tout le 20e siècle ! Mouscron y apparaît comme une localité à la croissance équivalente à celles des autres communes, françaises celles-là, qui se sont développées autour du pôle industriel qu'est encore et toujours Roubaix-Tourcoing.

Car il faut dire que, si le métier de base a longtemps été le textile, la diversification n'a pas tardé, qu'elle soit mise sur pied pour renforcer la filière textile ou pour en sortir. Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre quelques sagas industrielles largement médiatisées : celle de Jean Prouvost et de La Lainière à Roubaix avec les fils à tricoter Pingouin ; celle de Gérard Mulliez, de Phildar et d'Auchan ; celle des frères Willot, du groupe Boussac-Saint-Frère et des Galeries Anspach, sans parler des origines et du développement de la vente par correspondance avec La Blanche Porte, La Redoute et Les 3 Suisses, ou encore des grands magasins (Auchan) et des magasins d'usine (Tapis Saint Maclou). Derrière ces raisons commerciales, il y des familles et surtout des hommes, et c'est leur conduite de leurs entreprises et leur action collective qui sont avant tout les sujets de ce livre.

Claude DEPAUW
Archiviste de la Ville de Mouscron

❒ Carine GOUVIENNE, ***Inventaire de la collection sur les Expositions Universelles conservée au Mundaneum***, Editions Mundaneum 2000, 2002, 161 p. (Collection des inventaires-7).

On sait que depuis le régime français des expositions « des produits de l'industrie et du commerce », auxquels ont été souvent jointes des œuvres d'art, ont été organisées en Belgique. Aux 19e et 20e siècles, elles sont devenues internationales et universelles. Ces dernières et quelques autres composent la « Collection sur les Expositions Universelles » reposant au Mundaneum (Mons, rue de Nimy, n° 76) et dont un inventaire a été publié en 2002 par Carine Gouvienne. Ce sont des expositions tenues en Belgique ou ailleurs de 1862 à 1967.

La documentation conservée est diverse, allant d'un unique rapport, parfois limité à une section, à des catalogues, des guides plus ou moins abondants, des coupures de presse. Elle est plus fournie pour les expositions belges. L'exposition universelle et internationale de Bruxelles de 1958 est particulièrement bien représentée (plus de 100 documents).

Ce sont des sources utiles pour l'histoire industrielle et commerciale. Par exemple, pour l'exposition universelle et internationale de Bruxelles de 1935, 52 numéros du *Bulletin officiel* décrivent nombre d'activités et les brochures publicitaires d'une vingtaine d'industries belges me semblent intéressantes quand on connaît la grande pénurie d'archives industrielles et la disparition fréquente de ce type de document.

La documentation provenant d'expositions étrangères est moins abondante ; signalons brièvement que celles de Londres (1862, 1867), Paris (1878, 1889, 1900, 1925, 1931, 1937), Vienne, Leipzig, Rome, Turin, Tilburg, Poznan, Barcelone, New-York, Montréal figurent dans la collection, tout en comportant moins de pièces.

Certes, bien d'autres bibliothèques possèdent des collections analogues. La publication de cet inventaire par le Mundaneum nous a paru le moyen d'attirer l'attention sur l'intérêt de ce type de source.

Marinette BRUWIER
Professeur honoraire de l'Université de Mons-Hainaut

NOUVELLES BREVES

Matériel d'imprimerie

Les locaux des Archives de La Louvière abritent des machines et du matériel d'imprimerie que la Ville souhaite céder à un musée ou à une institution culturelle :

- 1 massicot grand format
- 1 presse à pédale Victoria
- 1 presse à cylindre Victoria typo
- Meubles de caractères
- Caractères
- Marbre et petit matériel

Pour toute information :

Thierry DELPLANCQ
Archiviste de la Ville de
La Louvière
125, rue de l'Hospice
7110 Houdeng-Aimeries
Belgique
☎ : 064/64.21.39.82
Fax : 064/64.26.57.76
E-mail :
thierry.delpancq@lalouviere.be

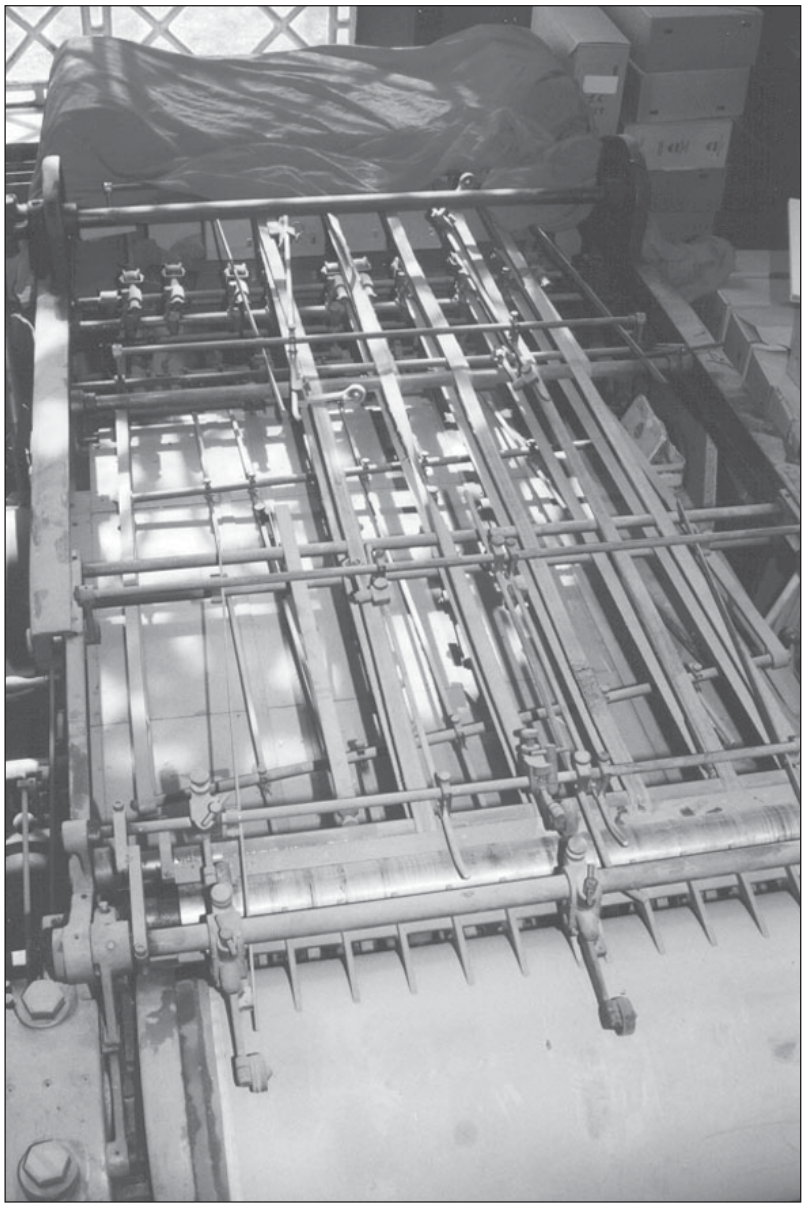

Fig. 18 - Presse « Victoria ».

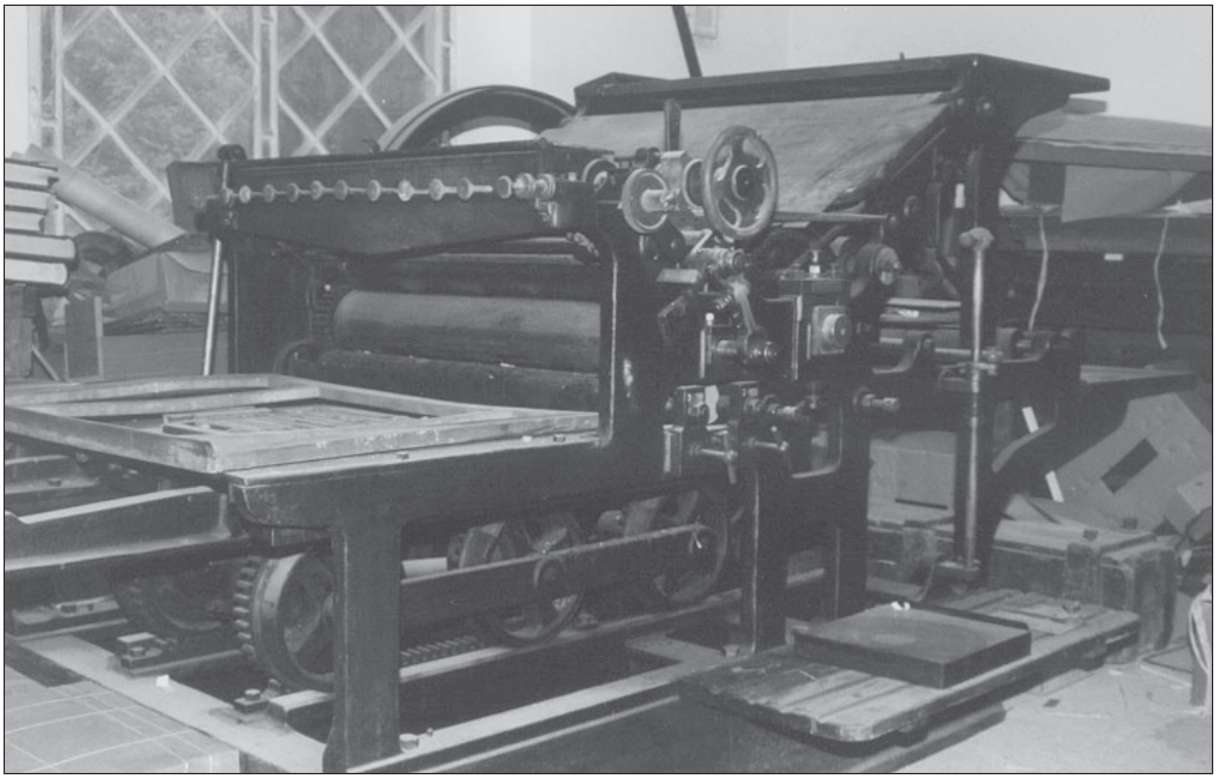

Fig. 19 - Presse « Norman Frères à Bruxelles ».

Participation de PIWB au XII[e] Congrès international du TICCIH

(International Committee for the Conservation of the Industrial Heritage)

Le XII[e] Congrès international du TICCIH (Moscou – Ekaterinbourg – Nighny Tagil : 10 au 17 juillet 2003), auquel ont participé Bruno Van Mol (Président de PIWB), Corinne Dubois (Secrétaire du TICCIH-Belgium) et moi-même avait pour thème « la transformation des vieux centres industriels et le rôle du patrimoine industriel ».

L'ouverture officielle du congrès a été précédée, le 10 juillet, par la réunion des représentants nationaux du TICCIH. Il y a, comme chaque fois, été question de la représentativité des associations et des membres individuels. Peu de pays, comme la Belgique, ont réussi la fédération de leurs membres.

Le congrès a véritablement commencé à Moscou le 10 juillet à 19 h 00, avec des interventions particulièrement réservées aux personnalités russes accueillantes (présidents d'associations, politiques, professeurs d'université). Cette ouverture officielle a été suivie d'une réception à bord d'un bateau qui a parcouru la Moscova.

Le 11 juillet, les participants ont pu visiter, avec des guides et interprètes, une série de témoins du patrimoine industriel dans le centre de Moscou (centrale électrique, fabrique de parfum, fabrique de chocolat, ancienne usine textile reconvertie en bureaux…). L'après-midi fut consacrée à des travaux en ateliers, au choix :

- Le patrimoine industriel dans la société post-industrielle ;
- Les monuments architecturaux dans les centres industriels : conservation, reconstruction, réutilisation ;
- La préservation du patrimoine technique.

Le 12 juillet fut consacré, le matin, à la visite des monuments du Kremlin et, l'après-midi, à de nouvelles visites de bâtiments industriels (ancienne brasserie, musée des transports en commun, circuit sur la voie ferrée entourant Moscou, …).

Le soir, les participants ont pu visiter, avec un guide extrêmement compétent, les plus belles stations de métro de Moscou, véritables palais souterrains….
Le 13 juillet, la plupart des participants prenaient l'avion vers Ekaterinbourg….

Françoise BUSINE
Secrétaire de PIWB
Présidente du TICCIH-Belgium

AGENDA

Du 15 octobre au 31 décembre 2003, le **Bois du Cazier** accueillera une magnifique exposition de peinture de Giuseppe Flangini (1898-1961) sur le thème de « Pays noir sous le soleil méditerranéen » dans le cadre d'Europalia Italie. Vous pouvez découvrir l'oeuvre de l'artiste italien (paysages urbains et industriels, travailleurs de la mine, etc...) sur le site qui lui est consacré : **www.giuseppeflangini.com**

Pour en savoir plus :

Archéologie industrielle de la Sambre – Site du Bois du Cazier asbl

Rue du Cazier, 80
6001 Marcinelle
☎ : 071/88.08.56
Fax : 071/88.08.57
www.leboisducazier.be
info@leboisducazier.be

Fig. 20 - Reproduction tirée du site internet consacré à Giuseppe Flangini.

« Fabrique d'Art, le bronze à l'œuvre »

Une nouvelle exposition au Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail

Cette manifestation vous invite à découvrir l'étonnante histoire de la Compagnie des Bronzes, une des plus célèbres fonderies d'art d'Europe. Il s'agit d'un projet original conçu par La Fonderie puisque l'exposition est installée dans les lieux mêmes qu'occupait autrefois cette entreprise, devenus aujourd'hui le Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail, rue Ransfort à Molenbeek.

Créée en 1854 la Compagnie des Bronzes était spécialisée dans la fabrication et le commerce d'objets d'art, d'ameublement et d'éclairage en bronze, particulièrement réputée pour la fonte de statues monumentales en Belgique et à l'étranger. La dernière coulée a eu lieu en avril 1977. L'exposition présente l'histoire, et surtout les productions de cette entreprise. Au-delà de la simple évocation de la firme bruxelloise, ce sont 125 ans de savoir-faire, de techniques de fonte, de collaboration avec les plus grands artistes, qui seront mis à l'honneur.

A voir du 17 octobre 2003 au 10 avril 2004 au Musée bruxellois de l'Industrie et du Travail
27, rue Ransfort
1080 Bruxelles
Réalisation : LA FONDERIE
Renseignements et réservations : 02/410 99 50

Ce que le visiteur pourra voir :

- Les anciennes fonderies et les anciens ateliers de la Compagnie des Bronzes pour s'initier aux techniques de la fonte à la cire perdue et de la fonte au sable ;
- Des bronzes inédits issus de collections publiques et privées ;
- Des objets décoratifs des 19e et 20e siècles (lustres, pendules, luminaires, ...) ;
- Une collection rarissime de modèles en plâtre (modèles originaux de monuments célèbres, de bustes, de bas-reliefs, ...) ;
- Des documents et des témoignages (photos, dessins, films et récits d'anciens travailleurs).

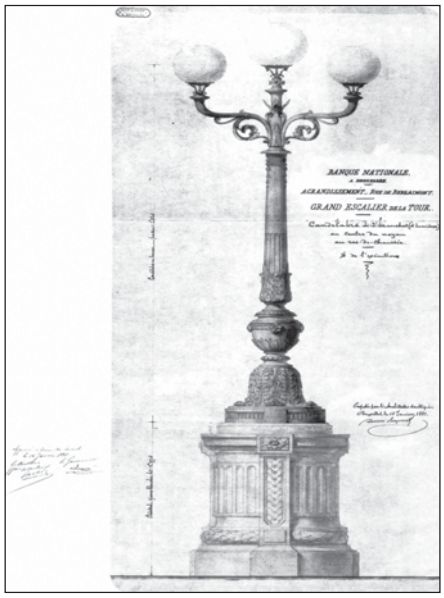

Fig. 21 - Candélabre de la Compagnie des Bronzes.

Association sans but lucratif fondée en 1984
Siège social :
Halles du Nord
Rue de la Boucherie, 4
B-4000 LIEGE (BELGIQUE)
Tél. : 04/221.94.16 ou 17
Fax : 04/221.94.01
E-mail : claude.gaier@museedarmes.be

Conseil d'administration

Président : Bruno VAN MOL
Vice-présidents :
Jean-Louis DELAET
Claude GAIER
Secrétariat :
ASBL Grand-Hornu Images (Françoise BUSINE et Maryse WILLEMS)
Trésorier : Jacques CRUL
Membres :
Assunta BIANCHI, Claude-M. CHRISTOPHE, Jean DEFER, Claude DEPAUW, José DUPONT, Claude MICHAUX, Jean-Claude SCHUMACHER, Guido VANDERHULST, Guénaïl VANDE VIJVER, Jean-Jacques VAN MOL

Cotisations annuelles

Membre individuel effectif : 12,50 €
Associations culturelles : 18,50 €
Associations commerciales : 25 €
Membres protecteurs : 75 €

A verser au compte 068-2019930-29 de l'ASBL Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles, rue de Feneur 71, B-4670 BLEGNY

Bulletin périodique trimestriel

Publié avec l'aide de la Communauté Française

Editeur responsable
Claude GAIER
Rue F. Lapierre, 35/11
B-4620 FLERON
Tél. 04/221.94.17 ou 16
Fax 04/221.94.01
E-mail : claude.gaier@museedarmes.be

Secrétariat de rédaction
Assunta BIANCHI
ASBL Sauvegarde des Archives Industrielles du Couchant de Mons – SAICOM
Rue de la Halle, 15
B-7000 MONS
Tél : 065/37.37.17
Fax : 065/37.37.18 (mention SAICOM)
E-mail : saicom@umh.ac.be

TABLE DES MATIERES

Etude :
- La destruction des hauts-fourneaux des anciennes usines Boël : Un peu de La Louvière qui disparaît... par Thierry Delplancq P. 2

Reportages P. 8
Publications P. 15
Nouvelles brèves P. 17
Agenda P. 19